Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 18 (1968)
Heft: 5-6: Numéro du centenaire

Artikel: La revue de théologie et de philosophie 1868-1968
Autor: Meylan, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380904

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce numéro se rapporte au centenaire de la Revue, qui a été célébré à Lausanne le 12 octobre 1968. Les exposés de MM. Meylan, Piguet et Widmer ont été présentés lors de cette cérémonie. Les textes de MM. Christoff, Ricœur et Pannenberg sont des contributions que nous sommes heureux d'avoir obtenues pour cette occasion. L'article de M. Zumstein a obtenu le premier prix du concours organisé par la Revue en cette année jubilaire. Les mémoires de MM. Mottu et Thévenaz, classés ex aequo au deuxième rang, seront publiés dans les fascicules suivants.

LA
REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE
1868 - 1968

Au début de l'année 1868 paraissait à Genève chez Georg, sous le titre : *Théologie et philosophie. Compte rendu des principales publications scientifiques à l'étranger*, le premier fascicule de la Revue dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire. Le nouveau périodique était placé sous la direction d'Eugène Dandiran et d'un comité composé de MM. Amiel, professeur de philosophie, Astié, Bouvier, Chastel, Oltramare, professeurs de théologie, P. Vaucher, professeur d'histoire, et Th. Claparède, pasteur.

Pour épigraphe, la parole de Vinet : « La vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité. » D'emblée, les rédacteurs du *Compte rendu* ont affirmé leur indépendance à l'égard des partis et des factions. Ce qu'ils voulaient, c'était porter à la connaissance des théologiens de langue française les principaux ouvrages parus en Allemagne, en Angleterre et en Italie, sans négliger les articles de revues, susceptibles d'enrichir leur pensée et de stimuler leur réflexion.

Le moment était-il bien choisi pour se placer ainsi au-dessus de la mêlée ? On pouvait en douter. C'était alors la première offensive du protestantisme libéral en Suisse romande, déclenchée par les conférences de Ferdinand Buisson sur l'Ancien Testament, auxquelles Frédéric Godet et Félix Bovet répondaient de bonne encre.

A Genève même la situation était tendue, aussi bien sur le terrain religieux que dans le domaine politique. Relisons plutôt la page où Roberty, dans sa belle biographie d'Auguste Bouvier, retrace les difficultés rencontrées par le jeune professeur : « Au sein de cet orage d'idées contraires, de ce ruissellement de feu et de fumée qui marque dans le protestantisme genevois l'année 1869, la voix pacificatrice de Bouvier parviendrait-elle à se faire entendre ? » (p. 141).

Qui donc étaient ces audacieux ? A l'exception de Jean-Frédéric Astié, ce Méridional qui enseignait à Lausanne depuis une dizaine d'années la philosophie à la Faculté de l'Eglise libre vaudoise, tous étaient de Genève et, sauf Dandiran et Claparède, enseignaient à l'Académie. Henri-Frédéric Amiel occupait depuis vingt ans la chaire de philosophie, Pierre Vaucher, après avoir soutenu en 1856 sa thèse de théologie sur les épîtres d'Ignace d'Antioche, avait opté pour l'histoire ; il sera le maître incontesté de la jeune génération des historiens genevois. Auguste Bouvier, le gendre d'Adolphe Monod, venait d'échanger la chaire d'apologétique contre celle de dogmatique. Chastel, resté fidèle à l'histoire ecclésiastique, l'enseignait aux théologiens. Hugues Oltramare, dont le nom demeure lié au grand Commentaire sur l'*épître aux Colossiens*, était spécialiste du Nouveau Testament. Quant au pasteur Claparède, il s'était fait connaître par une bonne monographie sur *les Eglises réformées du Pays de Gex* (1865).

Le seul inconnu, si j'ose dire, parmi ces professeurs, c'était Eugène Dandiran. Né à Paris, en 1826, issu d'une famille française du Sud-Ouest réfugiée à Genève, il avait fait ses études de théologie à l'Académie et exercé le ministère pastoral en France, puis à Jussy durant quelques années. Rien, sinon une dissertation fortement charpentée : *Qu'est-ce que l'apologétique ?* publiée en 1860, au moment où la chaire était vacante par la mort du professeur Diodati, ne le désignait pour le poste de directeur de la *Revue*. Mais l'année d'après déjà, il était appelé à Lausanne pour y occuper la chaire d'histoire à la Faculté de théologie, aux côtés d'Henri Vuilleumier, le jeune professeur d'Ancien Testament, dont il sera l'*alter ego*.

D'emblée, le *Compte rendu* s'est affirmé par le sérieux de sa tenue. A la fin de la première année déjà, Dandiran, s'adressant à ses lecteurs, pouvait écrire : « Constituant entre les partis théologiques et philosophiques une sorte de terrain neutre où la parole appartient à chacun tour à tour, appelant à elle intentionnellement des collaborateurs de toutes les écoles pour exposer des idées de toutes les provenances, en un mot, impersonnelle par principe et purement scientifique, cette Revue pouvait être hospitalière à toutes les opinions, parce qu'elle ne se proposait qu'une chose : donner au public des informations précises et authentiques sur le mouvement actuel de la philosophie et de la théologie dans les grandes nations de l'Europe et de l'Amérique. En d'autres termes, fournir à la discussion présente ou ultérieure des matériaux exacts et des renseignements sûrs, tel a été, tel est notre but. » Et il ajoutait : « Nous ne nous dissimulons pas non plus que l'originalité de cette *Revue*, qui est de n'avoir point de tendance, est en même temps sa témérité » (p. 655).

De fait, ce paradoxe d'être ouvert à tous a été tenu. La première année contient le manifeste du professeur C. L. Michelet, de Berlin,

sur l'hégélianisme en 1867, traduit et annoté par Amiel, et une analyse des travaux consacrés à Reimarus par K. Fischer, Strauss et Monckeberg, signée Charles Ritter.

A raison de quatre livraisons par an, cela faisait au total 650 à 700 pages, offertes au public pour le prix de 8 fr., plus tard 12 fr., un public forcément restreint, on s'en doute. Nous ignorons malheureusement le nombre des abonnés.

Dès la cinquième année (1872), un changement s'annonce sur la couverture grise, ce n'est plus Georg à Genève, c'est Georges Bridel à Lausanne, qui figure comme imprimeur, et l'année suivante le Comité s'enrichit de noms vaudois, ceux de Frédéric Rambert et d'Henri Vuilleumier. Le programme s'est élargi, grâce à l'appui de quelques amis qui ont mis à la disposition de la rédaction les moyens financiers nécessaires : « Tandis que nous nous étions fait une loi absolue d'exclure les comptes rendus d'ouvrages français et les articles originaux, nous avons résolu de les admettre désormais, sous certaines conditions, les uns et les autres. »

Cependant la collaboration genevoise, abondante les premières années, se fait plus rare et le Comité primitif, qui semble s'être désintéressé un peu du sort de la plante maintenant qu'elle était enracinée dans le terroir vaudois, décide de se retirer. La première page de la douzième année (1879) s'ouvre par un éditorial annonçant qu'Eugène Dandiran, « qui en a été le principal fondateur et qui lui a consacré pendant onze ans ses soins persévérants et dévoués, a désiré être déchargé de la direction, qui sera désormais assumée par son collègue Henri Vuilleumier, de concert et avec le professeur Astié ». Dès lors, et pendant plus de trente ans, les noms d'Astié, puis de Philippe Bridel et d'Henri Vuilleumier seront ceux des directeurs de la *Revue*. Le Comité, presque entièrement renouvelé, comprend, de Lausanne, Paul Chapuis et Eugène Dandiran de l'Académie, Lucien Gautier et Frédéric Rambert, de la Faculté libre, de Genève, le pasteur Charles Martin et son homonyme Ernest Martin, lic. théol., de Neuchâtel, Henri Du Bois, professeur à la Faculté nationale, et Charles Monvert, de la Faculté indépendante, de Paris, Philippe Berger, spécialiste des langues sémitiques et qui succèdera à Renan au Collège de France, Auguste Sabatier et Edmond Stapfer, de la Faculté de théologie protestante récemment créée, de Strasbourg, enfin, Paul Lobstein.

Mais ce comité brillamment composé est trop nombreux, trop dispersé pour être efficace ; je ne sais s'il a jamais été réuni. De plus, il ne compte guère que des théologiens, et de la même tendance, ni Augustin Gretillat, le dogmaticien de Neuchâtel, ni Frédéric Godet, le maître exégète, n'en font partie. Aucun philosophe de profession, pas plus Ernest Naville que Charles Secrétan ; peut-être ne l'ont-ils pas souhaité, ayant déjà dépassé le « milieu du chemin ». Peut-être

aussi Secrétan n'avait-il pas « digéré » l'article provocant et, pour tout dire, manqué, dans lequel Astié avait fait un examen critique de la troisième édition de la *Philosophie de la Liberté* (1873).

L'apport des Parisiens se réduira en fait à peu de chose, trois articles de Stapfer, deux de Sabatier, mais un morceau de choix, l'« Essai d'une théorie critique de la connaissance religieuse » (1893), où se lit déjà la fameuse phrase : « Dans son labeur l'humanité bâtit la cathédrale éternelle dont les deux colonnes maîtresses sont la science et la vie sainte. Elles surgissent du sol et s'élèvent parallèlement dans les airs... » Quant à Philippe Berger, sa meilleure contribution, si j'ose dire, est d'avoir procuré à la *Revue* quelques notes savantes de son frère Samuel, le spécialiste de la Bible latine et de la Bible française au Moyen Age.

D'Henri Du Bois, un article seulement sur « Darwin et la théologie » (1882), de Monvert, rien. La mort prématurée de Frédéric Rambert, en 1880 déjà, a privé la *Revue* d'un bon dogmaticien. C'est, en fait, Paul Chapuis, titulaire de la chaire de Nouveau Testament, qui tiendra cette rubrique aux côtés d'Astié, en publiant une étude sur l'autorité de l'Ecriture (1883 et 1884), puis dans les années 1890 la série d'articles qui ont fait sensation, « La transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne », « La foi en Jésus-Christ », « Les caractères de la théologie moderne », « L'adoration du Christ », La sainteté de Jésus de Nazareth », « Religion, christianisme et théologie », etc.

On sait quels débats passionnés cette théologie de la conscience, dont Charles Secrétan se réclamait dans ses derniers écrits, a suscités, lors de la réunion de la Société vaudoise de théologie à Chexbres, en 1891. Mais c'est dans les colonnes de la *Revue chrétienne* de Paris que Charles Secrétan a publié ses derniers articles, sur « La crise de la religion », en 1892, tandis que Frédéric Godet envoie les siens : « Le Nouveau Testament contient-il des dogmes ? », « L'autorité de Jésus-Christ », « L'autorité des apôtres », au *Chrétien évangélique* de Lausanne (1891).

En 1887, un nouveau venu, Louis Emery, qui va succéder à Louis Durand dans la chaire de systématique à l'Académie, se fait connaître par une série d'études sur la théologie d'Albert Ritschl. Le maître de Gœttingue est ainsi présenté au public de langue française, tandis que ceux d'Erlangen et de Marbourg sont laissés dans l'ombre. Cependant, la *Revue* de 1903 contient la traduction, par Arnold Porret, d'une retentissante brochure de Martin Kaehler, *Notre combat en faveur de la Bible.*

Les sciences bibliques, Ancien et Nouveau Testament, ont la part belle, on le conçoit sans peine. Qu'il s'agisse de l'herméneutique, de l'établissement du texte, du Canon et des apocryphes, des problèmes

d'histoire littéraire ou de théologie biblique, il n'est guère d'ouvrage important ou de sujet capital qui n'ait été traité dans les fascicules de la *Revue*. Encore faut-il justifier la place accordée à l'hébreu. Rendant compte en 1879 de la leçon d'ouverture de Philippe Berger à la Faculté de Paris, *Israël et les peuples*, Vuilleumier écrit : « A quoi servent les études hébraïques auxquelles on donne tant de temps dans nos facultés de théologie protestantes ? Voilà une question que plusieurs sans doute formulent *in petto*, et que quelques-uns, moins timides, posent çà et là sur un ton plus ou moins dubitatif. A quoi bon initier les étudiants à tous les mystères du *dagesh* et du *sheva* mobile ou quiescent ? »

Mais revenons à ses directeurs. D'Astié à Dandiran, le contraste est grand. Autant le second, qui se donne tout entier à son enseignement : histoire de l'Eglise, histoire des dogmes, théologie moderne, à quoi vient s'ajouter l'histoire des religions, est prodigue de son temps à ses étudiants, autant il est réservé, on est tenté de dire avare, lorsqu'il s'agit de se faire imprimer. Ceux qui l'ont entendu à l'auditoire de la Cité ou dans les séances de la Société de théologie sont unanimes à dire qu'il était hors pair. C'est lui qui sera le véritable maître de la nouvelle génération, de celle qui s'affirme en 1900 avec la thèse d'Arnold Reymond sur le *Subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse* , puis en 1902 par le fameux article de la *Revue* sur la confession de foi, signé René Guisan et Arnold Reymond.

Astié, tout au contraire, avait la démangeaison d'écrire [1]. Ce Méridional, voire gascon au dire de M. Philippe Daulte, était toujours prêt à croiser le fer avec les gens de gauche comme avec les orthodoxes, car il ne voulait être « ni l'un ni l'autre ». Disciple de Vinet, qu'il prétendait trahi par ceux-là même qui se réclament de lui, il ne craignait pas de jeter le trouble dans les esprits. Libriste intransigeant et d'une piété qu'on ne peut mettre en doute, il semblait prendre plaisir à faire scandale, et ses discours d'ouverture de l'année académique ont plus d'une fois provoqué des interpellations au synode de l'Eglise libre. La part qu'il a prise à la *Revue* est considérable ; articles de fond, notes critiques, comptes rendus, tout ce qui sort de sa plume porte la marque de son esprit. Et cela jusqu'à la fin. C'est lui qui a présenté les gros volumes de la *Dogmengeschichte* de Harnack, dans la *Revue* de 1890 et 1891, sous un titre retentissant : « La fin des dogmes ».

[1] Astié, on le sait, avait interdit qu'on publiât sur lui aucune notice nécrologique : « N'ayant pas été compris de mon vivant, je le serai encore moins après ma mort. » Ce vœu, respecté dans sa Revue, ne le fut pas partout (cf. un bref rappel de Philippe Bridel, en 1922, p. 304). Mais c'est au bon article de M. Philippe Daulte, « La pensée religieuse de J.-F. Astié » (1945, p. 5-32), au moment du cinquantenaire de sa mort, qu'il faut se reporter, si l'on veut se faire une idée juste de cette figure originale.

Tout autre est l'apport de celui qui lui succède en 1895, Philippe Bridel. Fils aîné de l'imprimeur de la *Revue* et l'un des plus illustres représentants de cette famille qui a tant donné à la patrie vaudoise, il a fait ses études à la Faculté des Cèdres, couronnées par une thèse remarquable sur *La religion de Kant* (1876). Pasteur à Paris de la chapelle Taitbout, durant une dizaine d'années, il est revenu servir l'Eglise libre de Lausanne, lorsqu'on l'appelle à la Faculté des Cèdres. C'est là que, durant trente ans, sur le parvis du sanctuaire, « avec les philosophes et les Gentils », comme il aimait à dire malicieusement, il a initié ses étudiants au commerce des grands esprits, des plus anciens comme des modernes, avec une clarté et une sûreté peu communes. Mais sa part à la rédaction de la *Revue* n'est pas ce que l'on aurait attendu ; quelques bons articles, des comptes rendus, des nécrologies [1]. Cela peut tenir à la surcharge des premières années de professorat ; cela tient, à coup sûr, à un certain détachement de la chose imprimée. Fils d'éditeur, il avait trop vu, disait-il volontiers, d'invendus empilés dans le galetas de la maison paternelle, à la Louve.

Sans conteste, c'est Henri Vuilleumier qui, de 1879 à 1911, a porté le faix de la rédaction, et si l'on doit s'étonner d'une chose, c'est qu'il ait réussi tout ensemble à assurer la parution régulière des livraisons annuelles et à lui donner des contributions de première valeur. A côté de la rubrique de l'Ancien Testament, qui lui revenait de droit, l'histoire de l'Eglise, celle de notre pays en particulier, a bénéficié de sa prodigieuse érudition. Il faut dire qu'élevé par ses grands-parents à Bâle, il lisait et parlait l'allemand aussi aisément que le français, et que toute sa vie il s'est tenu au courant de la production scientifique d'outre-Rhin.

Une voix particulièrement autorisée, celle de René Guisan, a caractérisé, il y a exactement cinquante ans, ce qu'il fut à la tête de la *Revue*. Lors du jubilé de 1918 qui marqua le centième semestre d'enseignement d'Henri Vuilleumier, le rédacteur de la *Revue* tint à apporter, au nom de la nouvelle équipe, un fascicule d'hommage, une modeste *Festgabe* des « Alttestamentler » de la Suisse, auxquels s'étaient joints deux historiens, le doyen Doumergue, de Montauban, et le professeur Wernle, de Bâle. Le discours que René Guisan prononça en cette occasion mériterait d'être cité tout entier, car c'est une page de notre histoire esquissée de main de maître [2].

[1] Il faut signaler, en revanche, les grands articles que Philippe Bridel a donné à la nouvelle série de la *Revue*, « L'idéal chrétien dans ses applications à la vie réelle » (1916 et 1917), ainsi que ceux qu'il a consacrés à Vinet (1932, 1934, 1937).

[2] *Jubilé du professeur Henri Vuilleumier, 1918*, Lausanne, 1921, p. 32-36. Extrait du *Recueil des Discours* de l'Université de Lausanne, 1921.

« Pendant les dix premières années (dès 1870), la plupart de vos articles — et ils sont nombreux — se rapportent à la science de l'Ancien Testament. Vous dépouillez pour vos lecteurs les périodiques spéciaux, vous leur signalez les œuvres nouvelles et marquantes, vous frayez avec patience votre voie au travers des hypothèses contradictoires. Belle époque pour les études sémitiques que celle que vous viviez alors, grande époque où les recherches sur l'Ancien Testament prenaient un splendide essor ! Vous bâtissiez les assises de l'imposante construction dans laquelle vous avez dès lors introduit vos élèves. De 1882 à 1884, dans une série d'articles compacts et bourrés de faits sur « la Critique du Pentateuque », vous avez noué votre gerbe... Il n'a pas été publié chez nous d'étude critique plus rigoureuse et plus sagace que la vôtre, et je n'en connais point qui soit mieux faite pour initier de jeunes intelligences aux problèmes d'histoire religieuse et aux questions de critique biblique. Libre de tout parti pris, indifférente aux préjugés négatifs de la gauche comme aux préjugés conservateurs de la droite, la méthode que vous ramassez dans ces deux formules : « l'indépendance par la foi » et « la foi comme principe de critique », est la véritable méthode protestante. Comment se fait-il que cette méthode ait été si longtemps méconnue, et qu'aujourd'hui encore elle suscite tant de méfiance dans les milieux religieux ? »

« A cette situation anormale et dangereuse, dites-vous, il n'existe qu'un seul remède : c'est de passer des principes abstraits à l'application concrète. Vous ne vous êtes pas borné à formuler des règles générales de critique historique, vous avez traduit la théorie en pratique. C'est ainsi que sont nées vos belles études sur *le livre de Job*, sur *la première page de la Bible*, sur *les premiers temps de la vie des Israélites en Canaan*, morceaux achevés de vulgarisation probe et lucide. »

« Dès 1884, sauf quelques notables exceptions, tous vos grands articles de la *Revue* se rapportent à l'histoire de l'Eglise et des Ecoles du Pays de Vaud. Cette histoire, vous en connaissez les moindres détails et, depuis la mort d'Herminjard et d'Auguste Bernus, vous en êtes le grand maître parmi nous. C'est elle qui vous a inspiré le seul livre qui soit sorti de votre plume [1] ; c'est elle qui vous fournissait naguère la matière de votre dernière publication [2] ; c'est à elle que, depuis onze ans, vous consacrez un cours universitaire [3] ; avec

[1] *Notre Pierre Viret*, Lausanne, 1911.

[2] « Professeurs et étudiants à Lausanne au temps de la Réformation » (1917).

[3] C'est de ce cours du samedi à 11 h., auquel René Guisan était assidu, qu'est sorti, après la mort de l'auteur, la monumentale *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, qui s'arrête malheureusement au milieu du XVIIIe siècle. Lausanne, 1927-1933, 4 vol. gr. in-8.

quelle puissance évocatrice et avec quelle compétence, les auditeurs de vos leçons du samedi le savent depuis longtemps. »

A la fin de l'année 1911, Vuilleumier et Bridel prennent la décision de renoncer à la direction de la *Revue*. Que s'était-il passé ? La *Revue* certes n'avait point démérité. Elle venait d'accueillir la première contribution d'un jeune hébraïsant neuchâtelois, M. Paul Humbert, sur « le Messie dans le Targum des prophètes » (1910), et bientôt après, l'article émouvant d'un vétéran, Paul Lobstein, de Strasbourg, « Quelques enseignements du modernisme », centré sur la pensée de Tyrrell, mort en 1909.

C'est bien plutôt, semble-t-il, la fatigue de l'âge, et une certaine lassitude de publier un périodique qui comptait trop peu d'abonnés et dont il fallait chaque année éponger le déficit. Mais par une dispensation providentielle, une nouvelle équipe était là, toute disposée à reprendre la tâche et à faire vivre la *Revue* dans le même esprit, avec des forces jeunes et pleines d'allant. En quelques jours, au début de janvier 1912, la décision était prise, le fardeau changeait d'épaules ; le dernier éditorial signé : Philippe Bridel et Henri Vuilleumier, annonçait aux lecteurs que la nouvelle série commencerait avec l'année 1913, l'année 1912 étant réservée à la préparation du lancement de cette seconde série.

Une équipe était là, ai-je dit, groupée autour de René Guisan et d'Arnold Reymond, les deux chefs de file de leur génération, qui venaient de payer le prix — et quel prix — de la fidélité à leurs convictions, lorsqu'ils avaient vu se fermer devant eux la porte du ministère pastoral dans leur Eglise. Ces deux hommes orientés, l'un vers l'histoire du christianisme et de ses origines, l'autre vers la philosophie et l'histoire des sciences, et qui étaient faits, la suite l'a bien montré, pour l'enseignement universitaire, avaient accepté des tâches modestes, mais qui gardaient sauve leur indépendance, à l'Ecole Vinet de Lausanne, et à l'Ecole de commerce de Neuchâtel.

Leur intransigeante fidélité avait attiré à eux quelques amis à peine plus jeunes qu'eux, théologiens de formation, issus comme eux de l'Eglise libre vaudoise. C'était Henri-Louis Miéville, dont la thèse sur *La philosophie de Renouvier* (1903) attestait la capacité, et Samuel Gagnebin, qui allait faire une critique pénétrante des idées d'Edouard Le Roy, *La philosophie de l'intuition* (1912).

De la Faculté nationale, c'était le propre fils d'Henri Vuilleumier, Maurice, qui était pasteur à Chesalles, dans la Broye, et qui sera directeur de La Source. C'était encore un Genevois, fils d'un grand médecin, Henri Reverdin, dont la thèse de théologie élaborée à Berlin portait sur la certitude historique (1905), et un Neuchâtelois, licencié ès lettres, Pierre Bovet, qui venait de publier les *Lettres de jeunesse* de son père, Félix Bovet. Ils ne tarderont pas à s'adjoindre

un libriste encore, Charles Mercier, de Morges, qui enseignait alors l'hébreu à la Maison des Missions évangéliques de Paris.

L'affinité profonde qui les avait rapprochés ne se satisfaisait pas de discussions intellectuelles, elle les poussait à l'action. Mais, chose singulière, celui qui les mettait en garde, c'était René Guisan. « La rencontre chez Reverdin » — cette fameuse rencontre de Pregny — écrivait-il à Maurice Vuilleumier, le 22 juin 1911, « si charmante en soi, m'a laissé une impression mélancolique ; je me console difficilement de ce que tout notre entretien ait porté sur cette chimère d'action commune par la plume. Il y a deux ans que dans notre groupe je professe une conviction négative, la question est si nette pour moi ; je crois qu'à l'aborder à nouveau, nous perdons notre temps. Le jour viendra pour cette action spéciale, ce n'est pas à nous de le précipiter. » [1]

Et voici que six mois plus tard, la tâche s'offrait à eux, qui l'acceptaient de grand cœur. La lettre de René Guisan à Maurice Vuilleumier, le 17 janvier 1912, en fait foi, tout en ne cachant rien des objections qu'on pourra leur faire : « Nous sommes terriblement *outsiders*, hommes sans église pour diriger une Revue dont le public sera en grande partie composé de pasteurs ; et moi, théologien sans grades, égaré dans la pédagogie, qui prétendrais succéder à des docteurs et professeurs de théologie ! » [2]

L'année 1912 permettra de préparer le lancement. A fin décembre paraît le premier numéro de la nouvelle série, dans la jolie robe marron qui a remplacé l'ancienne couverture grise.

La déclaration liminaire ne laisse aucun doute sur la volonté des rédacteurs de rester fidèles aux principes d'indépendance scientifique et de largeur ecclésiastique ; ces principes, ils les reçoivent de leurs prédécesseurs comme un patrimoine sacré. Et ils ajoutent : « Théologie et philosophie, le son de ces mots est grave, peut-être n'est-il pas parfaitement net. » Voici comme il faut les entendre. « La vie de l'esprit est une, bien qu'il n'y paraisse pas toujours. Les grandes activités spirituelles convergent. Des questions qui semblaient distinctes posent un problème unique à qui les étudie assez pour pénétrer au-delà des apparences superficielles et des délimitations arbitraires ; elles obligent l'homme à faire sur lui-même et sur le monde des réflexions de même nature qui l'acculent aux mêmes dilemmes. Jamais, nous le croyons, on ne s'est rendu compte mieux qu'aujourd'hui de l'incapacité où nous sommes d'isoler les uns des autres les problèmes que pose la vie de l'esprit... Quand on professe de s'inté-

[1] *René Guisan par ses lettres*, Lausanne, 1940, t. II, p. 86.
[2] *Ibidem*, t. II, p. 90 s.

resser aux choses de l'esprit, il faut sans crainte suivre jusqu'au bout les problèmes qu'elles posent. »

Quant à l'aspect technique, il est précisé que la *Revue* ne serait ni un *Jahrbuch*, ni des *Archives*, un recueil de mémoires visant à centraliser la production théologique ou philosophique de la Suisse romande. » Elle apporterait au lecteur, outre des articles originaux, des « revues générales » centrées sur un homme ou sur une question, ainsi que des « miscellanées », notes de lecture touchant à l'actualité. L'abonnement restait fixé à 12 fr., plus tard 14 fr.

Le premier fascicule s'ouvre par un vibrant hommage rendu à celui qui avait été le fondateur de la *Revue*, Eugène Dandiran, qui s'était éteint quelques mois auparavant, à l'âge de 87 ans. Après quoi viennent les articles de fond, de Philippe Bridel sur la philosophie de Vaihinger, l'homme de l'*Als ob*, d'Eugène Choisy sur le cardinal Borromée, d'Alexandre Maurer sur Charles Secrétan, d'Emile Lombard : « Expérience religieuse et psychologie de la religion ». Une revue générale d'Henri-L. Miéville, intitulée : Philosophie de la religion, inaugurait une série d'articles de lui et d'Henri Reverdin sur Höffding, Durckheim, J. J. Gourd.

Les fascicules suivants n'ont pas démenti ces promesses ; on y trouve l'étude d'Arnold Reymond sur « la notion du miracle », celle de Pierre Bovet sur « le mystère du devoir », de Charles Werner sur « le problème de la destinée dans la philosophie de l'action » (Blondel), de Louis Emery sur « l'eschatologie de l'apôtre Paul », qui voisinent avec les contributions de savants du dehors, Hugo Gressmann, de Berlin, « les *Odes de Salomon* », puis « la science de l'Ancien Testament et sa tâche actuelle » et la revue générale d'Eugène de Faye, de Paris, sur les études gnostiques (1870-1912).

Et comment ne pas mentionner dans le numéro 6, le seul grand article que René Guisan ait jamais écrit dans la *Revue* : « Le cas du pasteur Traub ». A relire ces pages admirablement documentées sur un des grands procès de doctrine qui ait secoué l'Eglise de Prusse à la veille de 1914, on mesure les dons d'historien qui étaient les siens, et l'on regrette qu'il ne se soit plus jamais accordé le loisir d'écrire et de publier. A quel point ces problèmes d'Eglise le touchaient, on le voit en lisant ce qu'il écrivait, un an auparavant, à Arnold Reymond : « Cette affaire Traub m'emballe et me laisse indifférent tour à tour. Tantôt il me semble que ces préoccupations ecclésiastiques sont à jamais dépassées, que l'Eglise a fait la preuve de son incapacité à satisfaire les âmes sans blesser les intelligences, qu'elle mérite une belle oraison funèbre pour tous les rêves sublimes qui ont été faits sous ses voûtes... Parfois aussi je sens renaître nos préoccupations d'autrefois, et cette question d'Eglise me paraît actuelle, essentielle,

nécessaire à mettre au clair. Est-il possible que tant de grandeur soit unie à tant de mesquineries ? » [1]

Les fascicules de 1914 ne le cèdent en rien aux précédents : une revue générale de Maurice Goguel sur le IVe Evangile, une autre de Charles Bost sur Sébastien Castellion, un article d'Emile Lombard sur « Freud, la psychanalyse et la théorie psychogénétique des névroses » — une des premières présentations de Freud au public de langue française — « le poète de Job » étudié par Paul Humbert, enfin deux articles de Louis Emery sur « la doctrine de l'expiation et l'évangile de Jésus-Christ ». Mais la guerre va éclater en juillet 1914, qui déchirera les nations européennes et marquera la fin de leur hégémonie sur le monde. Obéissant à une exigence de raison au milieu du déferlement des passions nationalistes, la rédaction publie en tête du numéro de septembre 1914 des pages de Kant, tirées de son traité *Zum ewigen Frieden* (1795). Et le numéro de novembre contient un article de Maurice Neeser, le dogmaticien neuchâtelois, « La morale évangélique et la guerre ». Bientôt se posera la question de l'objection de conscience et du service civil, préconisé avec le courage que l'on sait par Pierre Cérésole, un des meilleurs amis de Miéville, de Bovet et de Vuilleumier [2]. La *Revue* publie en 1916, sous la rubrique : « Questions actuelles », la plaidoirie prononcée par le capitaine Albert Picot, pour la défense de John Baudraz, instituteur à Missy, puis en 1919 les notes d'Arnold Reymond et de Maurice Vuilleumier, « Christianisme et service militaire », et le grand article de Miéville : « Le service militaire et la défense du droit » (1920).

Si la guerre a fortement entravé l'essor de la *Revue* en l'empêchant de conquérir sa place au-delà de la Suisse romande, sinon par les échanges avec les revues de l'étranger, elle n'a pas suspendu la publication de ses fascicules, réduits à quatre, il est vrai, à partir de 1916. L'essai tenté en 1919 de garder le contact avec l'actualité en publiant à part des feuilles séparées de Miscellanées n'a pas donné satisfaction, car ces feuilles volantes, par trop légères, manquent souvent dans les volumes reliés. Signalons ici les pages où Pierre Bovet traite des « Questions d'Eglise à Neuchâtel » (p. 73-84), ainsi que de « Facultés

[1] *Ibidem*, t. II, p. 97 s. C'est naturellement le mot « oraison » qu'il faut substituer au « maison » du texte imprimé (faute de prote ou faute de lecture, je ne sais).

[2] « J'ai assisté il y a quelques jours », écrit Pierre Cérésole à Mlle Hélène Monastier, le 17 septembre 1917, « à une réunion du comité de rédaction de la *Revue de théologie et de philosophie* au Chalet-à-Gobet. Ces bons amis — foncièrement bons et que j'ai eu un plaisir profond à revoir — ne croient pas au miracle de la charité et trouvent maintenant la folie chrétienne aussi suspecte que s'ils étaient commerçants, industriels ou militaires. Tristesse amère... » (*Pierre Cérésole d'après sa correspondance*, Neuchâtel, 1960, p. 25).

et ministères » (p. 149-153), qui lui valurent une vigoureuse réponse d'Emile Lombard (p. 265-276).

La liste s'allonge des nécrologies, celles de Gregory, ce savant anglais, professeur de Nouveau Testament à Leipzig, engagé volontaire dans l'armée allemande, de Moulton, le spécialiste de la langue du Nouveau Testament, torpillé en Méditerranée à son retour des Indes, de Jean Rouffiac, le meilleur des élèves d'Eugène de Faye, d'Ernest-Charles Babut, l'historien du priscillianisme et de Martin de Tours.

Le cahier spécial consacré à Charles Secrétan pour le centenaire de sa naissance (1815), n'a paru qu'à la fin de 1917, suivi l'année d'après par l'hommage à Henri Vuilleumier pour son 100e semestre. Là encore se fait sentir la main de René Guisan : c'est à lui que l'on doit, pour l'un et pour l'autre, la liste bibliographique des publications en ordre chronologique, y compris les articles de journal. Ceux qui savent les services sans nombre que rendent ces listes, mais aussi la peine qu'elles coûtent à établir, peuvent seuls mesurer la capacité de travail et d'abnégation qui étaient les siennes.

L'année 1920 inscrit des noms nouveaux et prestigieux au sommaire. Qu'on en juge : d'Edouard Naville, le savant égyptologue, « La loi de Moïse », réquisitoire de 45 pages contre la Haute Critique, comme il l'appelle, et qui s'achève sur ce verdict : « En un mot, la loi du Pentateuque est de Moïse. » De Guillaume Baldensperger, l'exégète alsacien que Lausanne eut le privilège de posséder deux ans, avant son retour à Strasbourg, « L'apologétique de la primitive Eglise » ; de Frank Olivier, « Une correction au texte du Nouveau Testament » (II Pierre 3 : 10), où ce maître consommé des études latines révèle toutes les ressources de son savoir de philologue. Mais cette même année 1920 contient aussi les contributions suggestives de Pierre Bovet, « Le sentiment filial et la religion », d'Arnold Reymond, « Pascal et l'apologétique chrétienne », et l'étude critique d'Emile Lombard sur la thèse de Ferdinand Morel, *Essai sur l'introversion mystique. Etude psychologique de Pseudo-Denys l'Aréopagite* (Genève, 1918), une démolition magistrale, qui fit les délices des étudiants d'alors.

Aussi bien est-ce avec une légitime fierté que l'on put dresser la table des huit premiers tomes de la nouvelle série (1913-1920), qui permet de voir que le programme esquissé naguère avait été tenu, et respecté l'équilibre entre les différentes rubriques de chaque fascicule.

A partir de 1920, on constate un changement à peine perceptible tout d'abord, mais qui aura des conséquences lointaines. Le Comité de rédaction s'élargit : le départ de Charles Mercier est compensé par l'entrée de Maurice Neeser, le nouveau titulaire de la chaire de dogmatique à l'Université de Neuchâtel, puis de Philippe Daulte, qui

succède à Philippe Bridel, à la Faculté libre de Lausanne, de Jean de la Harpe, qui occupe à Neuchâtel la chaire de philosophie laissée vacante par le départ d'Arnold Reymond pour Lausanne en 1926, d'Henri Meylan, frais émoulu de l'Ecole des chartes, de Paris, et chargé d'enseigner l'histoire de l'Eglise et l'histoire des dogmes à la Faculté universitaire de Lausanne, après la mort prématurée d'Aimé Chavan (1927).

Tandis que l'équipe de rédaction de 1913 avait été étroitement associée à l'élaboration de chaque numéro, se réunissant fréquemment à Lausanne et discutant des articles à admettre, le Comité élargi ne se réunira plus que rarement, guère plus d'une fois par année, et la charge de la rédaction reposera en fait sur les épaules d'un seul, de René Guisan. Cela à un moment où de nouvelles tâches lui sont confiées, auxquelles il se donne sans compter : le Camp de Vaumarcus, son cantonnement, celui des « Chouettes », les *Cahiers protestants*, dont il rédigera un certain nombre d'éditoriaux. En 1928, à la suite de la démission de M. Lombard, l'enseignement du Nouveau Testament à la Faculté universitaire viendra s'ajouter à celui de la Faculté libre qu'il donnait depuis 1917. La *Revue* n'en a pas souffert apparemment ; elle a continué de paraître avec la même régularité, composée et corrigée avec le souci de la « belle ouvrage » qui animait les directeurs de La Concorde, MM. Théodore et Jules Pache, ainsi que tous leurs ouvriers. Il n'est que juste de dire que les nouveaux membres du Comité de la *Revue*, comme ceux de la première heure, ont fourni leur bonne part de la matière à imprimer. Maurice Neeser et Jean de la Harpe, puis Philippe-H. Menoud ont été parmi les collaborateurs les plus réguliers de la *Revue*. D'une année à l'autre, on peut constater le souci qui est celui de René Guisan d'associer à la tâche commune de nouvelles forces ; c'est ainsi que les noms d'Edmond Grin, de Charles Masson, de Pierre Jaccard, de Geo Nagel, d'Edmond Rochedieu, de Maurice Gex, de Claude Secrétan paraissent au sommaire de la *Revue*, bien avant qu'ils portent des titres officiels.

Si les « revues générales » se font plus rares, et les comptes rendus moins abondants, en revanche de grands noms de Paris et de Berlin figurent encore de loin en loin. Pour réfuter le pamphlet de Jacques Maritain, *Trois réformateurs* (1925), René Guisan n'a pas hésité à recourir à Karl Holl, et les pages que publie la *Revue* sont d'entre les dernières qui soient sorties de sa plume ; il en va de même pour l'article de Gressmann sur « la religion manichéenne d'après les découvertes de Tourfan » (1929). Par deux fois, les leçons d'ouverture du cours de Jean Baruzi au Collège de France : « Luther interprète de saint Paul » et « Les diverses interprétations de saint Paul au XVIe siècle et les résultats de l'exégèse contemporaine » paraissent dans nos cahiers (1929 et 1930).

La mort de René Guisan (1934), survenue après quelques semaines seulement de maladie, alors qu'il n'avait pas soixante ans, fut pour la *Revue* comme pour chacun de nous un coup terrible. Il en était l'âme et, au sens le plus fort du terme, le *spiritus rector*. Comment pourrait-on faire sans lui ? Il fallait aviser ; ce fut le dernier venu au Comité qui fut désigné comme secrétaire de rédaction et qui assuma dès lors la responsabilité de faire paraître les fascicules en temps voulu. La tâche de préparer le cahier *In memoriam* échut à Arnold Reymond, qui nous donna la grande étude présentée par lui à la Société vaudoise de théologie, ainsi qu'à MM. Maurice Vuilleumier, William Cuendet et Henri Meylan, qui mirent au net pour l'impression quelques-unes des leçons d'ouverture prononcées par René Guisan : « Y a-t-il deux exégèses ? », « Le secret messianique », « Charles Secrétan et l'Eglise », « La notion protestante de la sainteté ».

Et la *Revue* continua de paraître, non sans quelques expériences cuisantes du nouveau rédacteur, pour avoir enfreint la règle tacite, et combien sage, de ne pas publier d'article coupé en deux, ce qui excluait automatiquement des textes de plus de vingt ou vingt-cinq pages, ou pour s'être permis de corriger un mot ou une phrase mal venue dans la prose d'un auteur susceptible.

Souvent agité entre nous, le projet de composer des numéros centrés sur un thème donné, n'a en fait jamais pu être réalisé, et ce n'est pas sans un certain sentiment d'envie que nous avons vu sortir, dès 1940, les beaux fascicules de la *Revue internationale de philosophie*, lancée à Bruxelles par le professeur Jean Lameere, qui en est demeuré le directeur jusqu'à sa mort, survenue prématurément en 1964. En revanche, les occasions ne manquèrent pas de préparer des numéros spéciaux pour célébrer un anniversaire, en octobre 1936, celui de la Réformation vaudoise, tiré à part sous le titre : *Etudes et documents inédits sur la Réforme en Suisse romande* (148 p.), en 1937, l'installation de Vinet dans la chaire de théologie pratique à l'Académie de Lausanne (n° 105). A quoi s'ajouteront en 1940 les *Mélanges de théologie et de philosophie*, offerts à Arnold Reymond, en 1950, l'hommage de reconnaissance à Emile Brunner, *Au service du Dieu vivant* (n° 155).

Mais ce sont là des exceptions, qui demandent une assez longue prévision et des démarches sans nombre auprès de ceux dont on sollicite le concours. Le « train-train » habituel du rédacteur, si l'on me passe cette expression, était plus réduit, moins varié, mais jamais ennuyeux. Recevoir des manuscrits, les examiner, les jauger aussi, parfois les retourner à l'auteur pour qu'il les abrège, rarement les refuser ; puis les porter à La Concorde, où l'on était toujours bien reçu, même si les délais étaient serrés. Et de la sorte amasser ainsi la

matière qui permettrait de composer un numéro équilibré, où les diverses rubriques trouveraient leur juste place. Pour un fascicule de 96 pages, ou même de 80, cela n'était pas difficile ; quand il fallait descendre à 64 pages, cela devenait compliqué, à 48 impossible.

Et pourtant les difficultés financières nous y ont contraint plus d'une fois, durant les années de guerre et d'après guerre, où le total des pages d'une année est tombé à 304, en 1941, puis à 242 en 1943, à 208 en 1944, et même en dessous de 200 en 1947.

Pour partager ces soucis, j'ai bénéficié de la collaboration fraternelle d'Edouard Burnier, dont la double licence en lettres et en théologie témoignait d'une formation particulièrement poussée. Membre du Comité dès 1941, puis étroitement associé à la rédaction à partir de 1945, il a mis au service de la *Revue* les ressources de son esprit exigeant et stimulant.

Dans la notice nécrologique qu'il a consacrée à Maurice Vuilleumier (1941), son ami intime, M. Henri Reverdin a tenu à souligner la part prise durant de longues années à une tâche mineure, sans doute, mais indispensable, la correction des épreuves : « Il apportait à ce travail qu'aucune mention n'a jamais signalé aux lecteurs la plus exceptionnelle des maîtrises. » Je puis à mon tour, et je le fais avec reconnaissance, rendre hommage à M. Reverdin, qui me demanda comme une faveur, à la mort de Maurice Vuilleumier, de recevoir pour chaque numéro un jeu d'épreuves de la mise en pages. Car je n'ai jamais reçu en retour une de ces liasses sans être émerveillé du sens de la langue et des mots que trahissait chacune des corrections suggérées.

Si l'on compare les *Tables* de la première série de la *Revue*, et celles de la deuxième dues au pasteur Eugène Reymond, publiées en 1935 et 1941, grâce à l'appui financier de la Société vaudoise de théologie, on ne peut manquer de constater une certaine disparité. Tandis que la théologie l'emporte manifestement sur la philosophie en quantité et, si j'ose le dire, en qualité dans la première série, c'est le contraire qui se produit à partir de 1913.

Faut-il s'en étonner ? Il n'y a là, certes, aucune intention malveillante de la part de la nouvelle équipe de rédaction. Mais ceux qui la composent, Arnold Reymond, Henri-L. Miéville, Samuel Gagnebin, Henri Reverdin, théologiens devenus philosophes, vont poser les problèmes dans les termes qui leur paraissent valables, c'est à la philosophie de la religion que va leur intérêt, non à la dogmatique. Et René Guisan, dont la compétence exceptionnelle s'étendait à tous les aspects de l'histoire du christianisme et de sa pensée, s'est trouvé accaparé par tant de tâches qu'il ne prendra pas le temps de rédiger sous forme d'articles pour la *Revue* les nombreux exposés qu'on lui demandait et qu'il ne savait pas refuser. « C'est le privilège d'un

rédacteur de Revue, disait-il parfois, de n'avoir pas à publier sa propre prose. »

Encore faut-il marquer certaines nuances dans les positions personnelles : tandis qu'un Henri-L. Miéville soumet le dogme chrétien à une critique serrée qui n'en laisse rien subsister (voir « Le conflit du relativisme philosophique avec la théologie traditionnelle », 1930, et les « Remarques sur le dogme trinitaire », 1936 et 1937), allant jusqu'à reprocher aux théologiens protestants une sorte de malhonnêteté intellectuelle [1], Arnold Reymond se montre toujours soucieux de préserver les valeurs contenues dans la tradition théologique des grands scolastiques ou des réformateurs ; il n'hésite pas à témoigner de sa foi au Dieu personnel de la Bible.

La position de Jean de la Harpe est, elle aussi, nuancée. S'il a réagi violemment contre la théologie de Frommel dont il avait été « abreuvé » à la Faculté libre durant ses études, il a tenu, et cela devient plus sensible encore dans ses derniers grands articles, à maintenir en face l'une de l'autre « les vérités de la science » et « la vérité de la foi » (cf. l'étude critique sur la thèse d'Edmond Rochedieu, *La personnalité divine*, 1941, et le grand article « L'individuel et le collectif dans la foi religieuse », 1941).

Mais on se tromperait en pensant que le problème des relations de la foi et de la raison est seul à retenir l'attention. La *Revue* a publié régulièrement les travaux présentés à la rencontre annuelle des philosophes romands, à Rolle, suivis du compte rendu de la discussion, ainsi que le rapport du président central, signé durant des années par Arnold Reymond, puis Jean de la Harpe, Henri Reverdin, Henri-L. Miéville, Samuel Gagnebin.

Et il faudrait signaler encore les articles de Maurice Gex sur la caractérologie, en 1927 déjà « Esprits objectifs et esprits subjectifs », ceux de Claude Secrétan sur des sujets d'histoire des sciences, la contribution de Rolin Wavre sur Copernic (1943), la conférence de René Le Senne sur « l'homme et la valeur » (1946), et bien d'autres.

La part de la théologie est moindre, ai-je dit, en quantité, non certes en qualité. Le domaine de l'Ancien Testament a ses bons spécialistes, William Goy, Geo Nagel, Georges Pidoux ; parfois leur maître à tous, Paul Humbert, nous donne sa contribution : « Art et leçon du livre de Ruth » (1938), « La faute d'Adam » (1939). Le Nouveau Testament bénéficie de la collaboration active de Charles Masson et de Philippe-H. Menoud, dont la fidélité est exemplaire. Citons en particulier les

[1] Il n'est que juste de dire ici que la pensée d'Henri-L. Miéville, dans les dernières années de sa vie, a perdu de son âpreté sans rien perdre de sa force, et que son âme tourmentée est parvenue à la sérénité (voir *Foi et Credo*, La Baconnière, Neuchâtel, 1964).

revues générales de M. Menoud sur le IVe Evangile, qui formeront la matière d'un livre publié aux éditions Delachaux et Niestlé, et les articles de Charles Masson sur les synoptiques ou sur la théologie paulinienne, qui seront réunis en volume sous le titre *Vers les sources d'eau vive*, en 1961, dans les publications de la Faculté de théologie.

L'histoire de l'Eglise — et j'en fais ici mon *mea culpa* — n'est que peu représentée : quelques articles de miscellanées ou études critiques, à peine une revue générale sur Erasme (1937). L'actualité bibliographique n'est pas tenue.

La théologie systématique, comme le constatait à regret Edouard Burnier, dans ses *Notes historiques et critiques* de 1940, n'a pas sorti d'ouvrage important ; en face de la production impressionnante de la Suisse allemande, elle semble se replier sur l'information critique, et sur l'aspect historique des problèmes. Les représentants de la systématique dans nos facultés, MM. Auguste Lemaître, à Genève, Philippe Daulte et Edmond Grin, à Lausanne, Maurice Neeser, à Neuchâtel, sont tous collaborateurs de la *Revue* et ne lui marchandent pas leur concours, mais ils n'abordent que rarement les grands thèmes de la doctrine chrétienne, face à Karl Barth ou Emil Brunner. La confrontation la plus poussée, après celle d'Auguste Lemaître sur la christologie en 1929, est d'Arnold Reymond, dans son grand article « Philosophie et théologie dialectique » (1935). Seules les remarques critiques du pasteur Jean Rilliet signalent la parution de l'un ou l'autre des tomes de la volumineuse *Dogmatique* du maître de Bâle. Il y a là incontestablement une lacune grave, dont le rédacteur de la *Revue* d'alors ne se sent qu'en partie responsable.

D'autres déficiences se font sentir, dans le domaine de l'information bibliographique surtout. Alors qu'il aurait fallu, au lendemain de la guerre mondiale, au moment où la Faculté de théologie de Bâle lançait avec succès sa *Theologische Zeitschrift*, donner à notre *Revue* une nouvelle impulsion, le rédacteur se voyait accaparé par des tâches qu'il n'avait pu refuser, d'une part le rectorat de l'Université de Lausanne, d'autre part une collaboration à la *Correspondance* de Théodore de Bèze. Malgré l'aide désintéressée du pasteur Emile Delay, qui s'offrit à lui servir de secrétaire de rédaction, pendant quatre ans, il fallut se rendre à l'évidence, la *Revue* perdait de sa qualité et de son audience. La création en 1947 d'une autre Revue théologique en Suisse romande, *Verbum caro*, orientée dans une tout autre direction, en était un signe manifeste. Les pourparlers engagés avec les quatre Facultés romandes de théologie pour obtenir leur appui moral et financier, aboutirent en 1950 à l'accord que voici : la propriété de la *Revue* serait transférée à un Comité général d'une vingtaine de personnes, où les Facultés de théologie auraient chacune leur représentant, la rédaction serait confiée à une nouvelle équipe

formée de MM. Pierre Thévenaz, Pierre Bonnard, Edouard Mauris, Jean-Claude Piguet et Gabriel Widmer. L'ancien Comité de la *Revue* leur donnait sa bénédiction en devenant membres d'honneur. Une nouvelle série de la *Revue* commencerait avec l'année 1951.

Le Comité chargé d'effectuer ce nouveau départ se mit à l'œuvre avec une résolution et une ardeur qui ne se sont pas démenties. Plus encore qu'un rajeunissement — le plus âgé avait quarante-trois ans, et deux d'entre eux moins de trente ans — il s'agissait d'un véritable renouvellement. L'éditorial le marquait bien : « Rester fidèles au but premier qui est d'unir théologiens et philosophes, par-delà leur spécialité, dans une recherche et une confrontation communes. » C'était bien l'intention de la nouvelle équipe. — « Mais à quoi bon se tenir mutuellement en respect, si au fond on ne se respecte pas ?... Théologiens et philosophes, nous sommes convaincus que nous pouvons dans la confrontation et le dialogue, nous aider beaucoup à devenir ce que nous sommes, à devenir ce que tout seuls nous avons tant de peine à être : d'authentiques philosophes et d'authentiques théologiens. Il ne nous est pas demandé, sitôt franchi le seuil de cette Revue, de taire ce qui nous sépare, de nous rencontrer à mi-chemin, avec une demi mauvaise conscience, avec une demi bonne conscience, de céder à la tentation de facilité qui nous incite à faire soit une économie de foi, soit une économie de pensée... » A la fermeté d'expression de ce programme on reconnaît la rigueur de pensée qui était celle de Pierre Thévenaz. On peut dire aujourd'hui que malgré la perte inappréciable que fut sa mort, survenue en 1955 déjà, les engagements pris ont été tenus et que les promesses ont porté leurs fruits.

René Schaerer, professeur de philosophie à l'Université de Genève, a succédé à Pierre Thévenaz ; plus récemment Fernand Brunner, qui continue dignement la tradition des Vaudois enseignant à Neuchâtel, s'est joint aux membres du Comité. Entre temps, Gabriel Widmer est devenu professeur de théologie systématique à l'Université de Genève et à celle de Lausanne, et Jean-Claude Piguet, professeur de philosophie à la Haute Ecole de Saint-Gall. Mais cette dispersion dans l'espace n'a pas empêché la rédaction de siéger régulièrement un jour par mois à Lausanne, et de répartir les tâches entre ses membres. Un secrétariat a été installé à la Faculté de théologie, Cité-Devant 3, et depuis peu au chemin des Cèdres, dans le bâtiment de l'ancienne Faculté libre de théologie, où il bénéficie de la compétence d'une théologienne de formation, Mme Jacqueline Allemand-Margot. La répartition méthodique des livres reçus pour compte rendu et celle des Revues d'échange venues de l'étranger, est ainsi judicieusement assurée.

Les soucis financiers n'ont certes pas manqué : on sait que les tarifs d'impression n'ont pas cessé d'augmenter depuis trente ou

quarante ans, et l'on croit rêver quand on entend dire que la feuille de 16 pages se payait alors 150 ou 160 francs. L'appui financier du Fonds national de la recherche, relayé depuis quelques années par la Société suisse des sciences humaines, le subside régulier accordé par les Départements de l'Instruction publique de Genève, Vaud et Neuchâtel, la sympathie effective d'un mécène lausannois, enfin la vente de collections de la *Revue* jointe aux droits touchés sur les « reprints » américains, ont permis au Comité d'aller de l'avant. Ce sont de beaux numéros de 80 pages ou plus qui composent les dix-huit années parues de la nouvelle série, et dès 1964 la tradition a pu être reprise des six fascicules par an, soit plus de 400 pages.

Et la qualité des articles n'a nullement souffert de cet accroissement de quantité. De bons articles de fond, des études critiques, des comptes rendus abondants et de brèves notes bibliographiques forment des numéros, aérés tout ensemble et substantiels. Tout en maintenant ses positions en fait d'Ancien Testament et de Nouveau Testament, la *Revue* s'est affirmée tout à nouveau dans le domaine de la systématique avec les grands articles de G. Widmer, et de l'esthétique musicale avec ceux de J.-C. Piguet. Des noms autorisés de France, ceux de MM. Henri Gouhier, André-Jean Festugière, O.P., Martial Guéroult, Pierre Burgelin, Paul Ricœur, Georges Crespy et Roger Mehl, voisinent sur les sommaires avec ceux des professeurs de nos Facultés romandes. Un seul regret à cet égard, c'est l'absence presque totale de collègues de la Suisse allemande, ainsi que de Revues générales sur les courants de pensée outre-Sarine.

Les numéros spéciaux n'ont pas manqué ; outre ceux qui sont consacrés à des jubilés, Auguste Comte (1957), l'Académie de Calvin (1959), Pierre Viret (1961), Pascal (1963) et Kierkegaard (1963), ce sont, hélas ! des hommages à ceux que la mort nous a enlevés : Georges Mottier (1952), Pierre Thévenaz (1956), Arnold Reymond (1959), Henri-Louis Miéville (1964).

Qui voudra se faire une idée de tout ce que renferment ces dix-huit années de la troisième série pourra le faire aisément en feuilletant les pages d'un volume qui vient de paraître, les *Tables, 1938-1967* de notre *Revue*. Faisant suite au volume précédent de 1941, qui résumait les vingt-cinq premières années de la deuxième série, l'ouvrage que voici couvre la fin de la deuxième série et tout ce qui est paru de la troisième, jusqu'en 1967.

Grâce au travail acharné et minutieux de M. Pierre Gavin, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire à Lausanne, et de ses collaborateurs, ce recueil de 180 pages a pu être réalisé. Nous l'en remercions très vivement, et nous félicitons le Comité de la *Revue* d'avoir eu le courage de décider la chose en vue du centenaire, malgré le coût de la dépense. Il a doté ainsi les lecteurs

de la *Revue*, et tous ceux qui s'intéressent chez nous au mouvement des idées, d'un instrument de travail dont ils ne pourront plus se passer.

... sed omnes illacrymabiles
urgentur ignotique longa
nocte, carent quia vate sacro.

« Je ne contemple jamais les volumineuses séries de revues qui s'empilent dans les rayons de nos bibliothèques, sans que ces vers d'Horace me reviennent en mémoire. Ne s'appliquent-ils pas — *mutatis mutandis* — à ces travaux parfois si remarqués au moment de leur publication, qui dorment là ignorés, oubliés, comme ensevelis pour une longue nuit dans leurs cercueils de parchemin ou de carton ? »

A ces réflexions désabusées qu'Henri Vuilleumier confiait à la *Revue* en 1885 (p. 432), la rédaction d'aujourd'hui ne pouvait faire meilleure réponse.

HENRI MEYLAN.